



LARCHER Pierre, *Orientalisme savant, orientalisme littéraire. Sept essais sur leur connexion*, Sindbad Actes Sud, Arles 2017.

Martino Diez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remmm/10194>
ISSN : 2105-2271

Éditeur

Publications de l'Université de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019
Pagination : vol 145
ISSN : 0997-1327

Référence électronique

Martino Diez, « LARCHER Pierre, *Orientalisme savant, orientalisme littéraire. Sept essais sur leur connexion*, Sindbad Actes Sud, Arles 2017. », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 145 | septembre 2019, mis en ligne le 19 mars 2018, consulté le 30 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/10194>

Ce document a été généré automatiquement le 30 octobre 2019.



Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

LARCHER Pierre, *Orientalisme savant, orientalisme littéraire. Sept essais sur leur connexion*, Sindbad Actes Sud, Arles 2017.

Martino Diez

- 1 Goethe, Hugo, Balzac, mais aussi Louis Aragon, Voltaire... : qu'ont en commun ces auteurs si divers ? Dans leurs œuvres, ils ont tous fait une place à l'« Orient » (arabe) ; et cela à travers la médiation de chercheurs plus ou moins rigoureux.
- 2 C'est surtout cette médiation qui retient l'attention de Pierre Larcher. Dans cette collection d'essais, il s'attèle à mettre en valeur le lien entre l'orientalisme qu'il appelle « savant » et sa contrepartie littéraire. Le modèle suprême est évidemment Goethe et son *Divan occidental-oriental*, grâce auquel la poésie arabe et persane gagne droit de cité dans les lettres allemandes. On doit en effet au poète de Francfort nombre d'adaptations particulièrement heureuses, dont l'ode *Unter dem Felsen am Wege*, libre adaptation du chant de vengeance du poète préislamique Ta'abbāṭa Ṣarran. Larcher, qui a traduit le même poème en français, se met sur les traces des sources du génie allemand. Dans une lettre datée de 1818, celui-ci demande au jeune arabisant Kosegarten de l'aider à retrouver l'origine d'un poème qu'il a lu longtemps avant en traduction et qu'il a transposé en vers. Comme Kosegarten le lui explique, il s'agit justement du chant de Ta'abbāṭa Ṣarran. Mais quel est l'auteur de la traduction qui a inspiré Goethe et dont il ne sait plus rien ? Larcher propose le nom d'Ernst Friedrich Karl Rosenmüller, professeur à Leipzig. Co-auteur anonyme d'une collection des « poètes les plus renommés de toutes les nations » parue en 1798, sa traduction présente plusieurs coïncidences avec les choix sémantiques et lexicaux, voire formels, de Goethe. Ce serait donc la source première de son célèbre poème, plus tard révisé en prenant en compte les versions latine et allemande de Freytag et Michaelis.
- 3 Toutefois, l'étude de Goethe laisse deviner une insatisfaction, qui ne tarde d'ailleurs pas à se dévoiler. Larcher compare en effet le *Divan occidental-oriental* à une autre tentative

d'acclimatation de la poésie arabe et persane en Occident, à savoir *Les Orientales* de Victor Hugo. Ce recueil renferme quarante et un poèmes, suivis par des notes, dont la onzième contient dix-huit fragments de poésie arabe. Ces traductions naissent de la collaboration entre Hugo et un orientaliste aujourd'hui presque totalement oublié, Ernest Fouinet. « Jeune écrivain de savoir et d'imagination » (selon les mots d'Hugo), Fouinet admire le grand maître de la littérature française et lui donne avec enthousiasme les spécimens poétiques et les explications dont il a besoin. Larcher s'efforce d'identifier l'original arabe des dix-huit fragments et, sauf dans un cas (le numéro 5), il y réussit, offrant ainsi une contribution de valeur à l'étude critique des *Orientales*. Mais, au terme de cette enquête philologique, il conclut sur une note amère : « Hugo n'a pas fait ce que Goethe a fait : adapter à la poésie nationale un poème arabe » (p. 85). Cela viendrait du fait qu'Hugo serait demeuré trop lié aux textes de départ, sans oser les remodeler dans une forme littéraire propre à la tradition française. C'est ce que Fouinet tentera justement de faire l'année suivant la parution des *Orientales*, en trouvant presque naturellement la mesure des alexandrins, mais sans connaître le succès. Déçu, il poursuivra sa carrière comme fonctionnaire et romancier catholique pour la jeunesse, « ce qui, dans la République des lettres française, vous condamne à l'oubli » (p. 13). Comme Larcher a adopté le même alexandrin dans ses nombreuses traductions, on décerne dans son jugement final une note de sympathie : « Même s'il n'a pas persévéré, même s'il n'a pas fait école, Ernest Fouinet n'en apparaît pas moins comme un authentique pionnier en matière de traduction de la poésie arabe archaïque. Il est juste de s'en souvenir » (p. 89).

- 4 Si Rosenmüller et Fouinet sont aujourd'hui oubliés, de toute autre envergure est la figure du baron autrichien Von Hammer-Purgstall, traducteur inlassable de Hafez, de la *Tā'īyya al-kubrā* d'Ibn al-Fāriḍ ainsi que du poète turc Baki, des *Milles et Une Nuits* et de la *Sīrat 'Antar*. L'ayant rencontré comme traducteur d'al-Mutanabbī, j'ai pu apprécier chez lui une qualité qui était répandue dans l'orientalisme du XIX^e siècle, mais qui s'est perdue par la suite : une incroyable facilité à versifier, qui dérivait d'une longue formation humaniste. Cette habileté fait pardonner à Von Hammer certaines maladresses, dues à l'état encore initial des études arabes à son époque. Et Balzac ? Les deux se rencontrent à Vienne en 1835. Balzac a déjà publié son roman *La Peau de chagrin* (première édition en 1831). Sur cette fameuse peau venue d'Orient est gravé un bref message en sanskrit, pourtant présenté au lecteur en français. Von Hammer le traduit en arabe (avec une erreur !) et le donne à Balzac, qui l'insère dans son roman à partir de la cinquième édition (1838) sous la forme d'une jolie calligraphie, tout en laissant subsister pour quelque temps l'indication que ce serait du sanskrit... Il s'agit somme toute d'un détail, mais il peut être interprété comme « un hommage réciproque de la littérature au savoir, du savoir à la littérature » (p. 113).
- 5 Toute autre est la source d'un poème de Louis Aragon, *Bouée*. L'écrivain français, dont Larcher avoue « ne pas savoir s'il fut ou non un grand poète » (p. 133), fut en effet frappé par la lecture d'un texte d'apprentissage de l'arabe dû à l'orientaliste Auguste Cherbonneau (1813-1882). Celui-ci avait publié les *Fables de Luqmān*, en proposant une traduction juxtalinéaire à l'intention des étudiants, suivie d'une traduction « littéraire ». Mais c'est bien la version juxtalinéaire et agrammaticale qui retient l'attention d'Aragon, non sans contresens et équivoques de sa part, comme quand il affirme que « les Arabes n'ont pas de futur » – ce qu'il réitérera dans *Le Fou d'Elsa*.

- 6 Qu'en est-il de Voltaire ? À son égard, Larcher se montre plus prudent. Il identifie certes, en suivant une vaste littérature en matière, les éléments de ressemblance entre *Zadig* et l'histoire d'al-Ḥidr dans la sourate de la Caverne. Il pointe cependant aussi des divergences et surtout l'existence d'une pièce en vers, *The Hermit*, de l'Anglais Thomas Parnell, auquel Voltaire aurait emprunté l'essentiel de son conte, tout en mentionnant d'autres précédents possibles dans la littérature médiévale. En conclusion, Larcher penche plutôt vers l'hypothèse d'une source commune qui aurait fourni sa matière aussi bien au Coran qu'à d'autres ouvrages des traditions médiévales juive et latine, pour arriver finalement jusqu'à Voltaire. Car les contes, s'ils sont bien construits (et celui-ci l'est), ne connaissent pas de frontières.
- 7 Après cette célébration de l'orientalisme savant, Larcher touche l'apex du *politically incorrect*, en exhumant l'opéra *Antar* du libanais Chekri Ganem, jouée pour la première fois en 1910 à Paris. Cette œuvre témoigne de la retombée de l'image idéalisée de l'Orient sur les Orientaux eux-mêmes. Le phénomène est moins rare que l'on ne suppose ; on peut le déplorer, mais cela demeure un fait. Revenant à l'Europe, Larcher conclut son enquête par un voyage dans le monde de l'opéra – un genre qui lui est cher. Dans un essai remarquable, il montre la place qu'occupe la représentation de l'Orient dans cette production à cheval entre littérature et musique, depuis Monteverdi et jusqu'à *Turandot*, qui s'inspire en effet d'un conte turc via une pièce de Carlo Gozzi pour le théâtre.
- 8 « Les Persans sont les Italiens de l'Asie » : cette affirmation de Victor Hugo dans *Les Orientales* montre qu'existe bien ce qu'Edward Saïd a appelé de façon péjorative l'« orientalisme ». Celui-ci repose sur la tendance, tout à fait compréhensible, à assimiler une réalité nouvelle (ici les Persans) à une autre déjà connue (en l'occurrence les Italiens). Ce phénomène peut être observé dans toute culture, par exemple dans la façon où les géographes arabes décrivent l'Inde ou l'Europe, et il peut donner naissance à bien d'équivoques et de malentendus. Cependant, on a toujours estimé qu'il était possible de distinguer entre des rapprochements qui, bien que soumis aux conditionnements propres à chaque époque, apportent de véritables éléments de connaissance et des projections qui sont dictées uniquement par des considérations idéologiques. Pour comparer avec un domaine très différent, on peut dire qu'en physique, on ne peut se passer du rôle tenu par l'observateur : il n'y a donc pas de connaissance « objective », si l'on entend par là une connaissance sans une personne distincte et indépendante des phénomènes qu'elle observe. Et pourtant, les physiciens aujourd'hui admettent que la théorie de la relativité explique mieux la réalité que la cosmologie des Grecs ou des Babyloniens.
- 9 Or Saïd n'est pas d'accord. Pour lui, tout savoir est foncièrement idéologisé, surtout – et la polémique prend là le dessus – s'il provient d'Occident. Pour démontrer sa thèse, il n'hésite pas à omettre les exemples qui pourraient la relativiser, créant ainsi un vaste enfer orientaliste – pourtant très sélectif dans sa population, comme Larcher et d'autres l'ont remarqué à juste titre. Saïd ne semble pas admettre qu'une raison universelle puisse s'exprimer à travers des conditionnements particuliers. D'où l'ambiguïté de la visée de son livre : chercherait-il à substituer à la logique « orientaliste » le regard, également biaisé, que l'Orient porterait sur l'Europe – ce que certains ont appelé un « occidentalisme » ? Mais en quoi la narration des « subalternes » serait-elle meilleure que celle des « maîtres » ? Ou bien devrait-on se contenter de la juxtaposition de deux récits particuliers, qui ne se rencontrent jamais ?

- ¹⁰ En échappant à cette fausse alternative, le livre de Larcher montre, avec toute l'érudition d'un « "vieux" Européen libéral et cultivé » (p. 188), que l'on n'est pas condamné à l'autisme culturel. Il est possible d'entamer *une conversation* entre Orient et Occident, comme Goethe l'a fait en son temps, pour produire une connaissance qui soit également reconnaissance. Et cette conversation devient plus riche et plus fructueuse quand elle peut bénéficier de l'œuvre de vrais savants, qui ne vivent certes pas dans des tours d'ivoire, mais qui croient à cet universel concret qui est la raison humaine – et humaniste.
-

AUTEUR

MARTINO DIEZ

Université Catholique de Milan